

Visite dans la

“ Ce lieu me plaît ;
il a remplacé pour moi
les champs paternels ;
je l'ai payé de mes rêves
et de mes veilles... ”

(Chateaubriand,
Mémoires d'outre-tombe)



Photo 1. Le grand salon.

Les membres AAM de l'île de France étaient conviés le 18 mai 2017 à une journée dans la « Vallée aux Loups ». Les automobilistes avaient rendez-vous directement à Châtenay-Malabry, à l'entrée de la Maison de Chateaubriand ; un covoiturage attendait les « piétons » à la gare de Robinson, terminus du RER B, pour un court trajet qui, d'ailleurs, peut s'effectuer aisément à pied ... (information à destination de ceux qui souhaiteraient effectuer seuls cette visite !)

Une fois résolues les difficultés de parking, le petit groupe de 20, enfin au complet, gagne l'entrée de la Maison, y dépose, avec plaisir, ciré, parapluie, pull-over, ... (prévision météo oblige), accessoires finalement inutiles par ce soleil qui pointe derrière les nuages, et rejoint le guide dans le Grand Salon (photo 1). De pièce en pièce, vont nous être narrées, en parallèle, l'histoire de



cette maison et la vie de Chateaubriand (photo 1 bis). Ce lieu, que ce dernier n'a pourtant habité que 10 ans, est, dans son œuvre, aussi emblématique que le château de Combourg ; c'est ici, en effet, que se sont exprimées toutes les dimensions de l'homme, à la fois écrivain, homme politique, voyageur et botaniste.

À l'origine, la Vallée-aux-Loups est peuplée par les loups, mais aussi par cerfs, chevreuils, et sangliers. Ces terres sont ainsi acquises en 1683 par Colbert, ministre de Louis XIV, pour chasser, et aussi pour alimenter en eau le parc de son château de Sceaux. La maison, elle-même, fut construite à la fin du XVIII^e siècle par un riche brasseur, André-Arnoult Acloque.

Né en 1768, Chateaubriand est un grand voyageur. En 1792, il épouse Céleste (peu jolie mais fortunée), mais part, très vite, pour l'Amérique, puis pour un périple en Méditerranée. De retour en 1807, après dix ans de séparation, il fait l'acquisition du domaine de la Vallée-aux-Loups dans le hameau d'Aulnay, au prix de 20 000 francs, probablement grâce à un prêt de la comtesse de Choiseul-Beaupré. Situé près de Paris, le site offre à Chateaubriand une demeure à l'écart de la scène politique qu'il quitte pour un temps après avoir publié dans le *Mercur de France* un article fustigeant le despotisme de Napoléon, ce qui lui vaut de devoir s'éloigner de la capitale : « Lorsque dans le silence de l'abjection, l'on n'entend plus retentir que la chaîne

de l'esclave et la voix du délateur, lorsque tout tremble devant le tyran, et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît chargé de la vengeance des peuples. »

Le domaine n'est alors qu'une maison de jardinier, que, en dix ans, il va transformer en une véritable demeure, un havre de paix dans lequel il peut se consacrer pleinement à l'écriture. Il va rédiger ici plusieurs de ses œuvres, en particulier les *Mémoires d'Outre-tombe*, tout en reprenant sa carrière politique, avant d'être finalement rayé de la liste des ministres d'état à la suite de ses prises de position. À court d'argent (problème récurrent dans sa vie), l'écrivain est contraint de quitter sa demeure en 1818. La propriété est vendue par adjudication et achetée par Mathieu de Montmorency, ami et créancier de Chateaubriand, qui, cependant, lui permet de continuer à y habiter avec Céleste et ... Madame Récamier. Une aile avec tourelle ainsi qu'une orangerie sont alors adjointes au bâtiment. Ensuite, le domaine fut transmis par succession aux ducs de La Rochefoucauld qui y firent d'importants aménagements.

À partir de 1914, le domaine devint propriété du psychiatre Henri le Savoureux, qui y établit une maison de repos. Il fonde en 1929 la Société Chateaubriand qui a toujours-là son siège social. Le docteur et sa femme recevaient régulièrement à déjeuner de nombreuses personnalités

Photo 1 bis. Modèle du portrait de Chateaubriand par Girodet.

du monde littéraire, artistique et scientifique, tels Anna de Noailles, Valéry, Léautaud, Benda, l'abbé Mugnier, Paulhan, le professeur Debré et d'autres. Par ailleurs, pendant la guerre, il fut résistant et hébergea des juifs.

En 1967, le domaine est vendu au département de la Seine, et, en 1987, il devient propriété du conseil départemental des Hauts-de-Seine et musée départemental. La maison, façades et toitures, escalier intérieur, aile du duc de Montmorency avec sa tourelle, tour Velléda et parc, font l'objet d'un classement au titre des monuments historiques depuis 1964 et 1978.

Notre progression dans la maison nous fait découvrir un mobilier d'époque, divers objets d'art et des documents sur Chateaubriand. L'aménagement de la salle à manger évoque les soirées données par l'écrivain et son épouse Céleste pour leurs amis. Chaque année, le 4 octobre, jour de sa fête, Chateaubriand commémorait par un dîner son arrivée à Jérusalem en 1806. Le magnifique escalier de bateau à double évolution (photo 2) est une véritable curiosité et on peut se demander comment il a pu arriver là depuis Saint Malo ! Cet escalier est, pour l'écrivain, une façon de se consoler de n'avoir pu entrer dans la marine royale et, aussi, d'évoquer ses nombreux voyages. La fenêtre donne sous le porche soutenu par deux cariatides, souvenir d'une autre mer, la Méditerranée (photo 3) : « *Je fis quelques additions à ma chaumière, j'embellis sa muraille de briques d'un portique soutenu par deux colonnes de marbre noir et deux cariatides de femmes de marbre blanc : je me souvenais d'avoir passé par Athènes.* »

Dans la pièce suivante, est exposée, en particulier, l'authentique méridienne (photo 4) qui servit de siège à Madame Récamier dans son célèbre portrait réalisé par Jacques-Louis David en 1800, portrait dont nous pouvons observer une belle reproduction. Puis, traversant le jardin d'hiver, nous atteignons l'étage et sa chambre : la relation amoureuse avec Juliette, pas toujours au beau fixe, durera toutefois jusqu'à la mort de Chateaubriand en 1848 : « *En approchant de ma fin, il me semble que tout ce que j'ai aimé, je l'ai aimé dans Madame Récamier, et qu'elle était la source cachée de mes affections, qu'amours véritables ou folles, ce n'était qu'elle que j'aimais.* »



Photo 2. L'escalier du brick de Saint Malo.



Photo 3. Le groupe devant le chapiteau et les cariatides.



Photo 4. La méridienne de Juliette Récamier.

Dans la chambre de Chateaubriand, le parquet «Versailles» est celui d'origine (le visiteur ne peut donc pénétrer !) : grâce à l'inventaire de 1818, cette pièce a retrouvé un décor aussi proche que possible de celui que connut l'écrivain, et s'inspire également de la pièce de la rue du Bac où il mourut. C'est par cette salle que se termine la visite.

Nous quittons avec regret notre guide, qui, grâce à sa culture, son humour pince sans rire et ses citations bien choisies, répondait agréablement à toutes nos questions, tant sur la maison que sur l'œuvre de Chateaubriand.

Après avoir reçu une enveloppe de cartes postales souvenir du lieu, nous nous dirigeons vers l'orangerie, bâtiment annexe tout en verrière dans lequel est installé le petit salon de thé « Les Thés Brillants ». Là, on nous a servi, à volonté, un délicieux thé maison en accompagnement de mets délicatement cuisinés. Repas suivi d'une courte promenade digestive dans les 14 ha du parc, en passant, bien sûr, au pied de la Tour Velléda (ainsi nommée d'après l'héroïne du roman *Les Martyrs*) où Chateaubriand avait aménagé son bureau et sa bibliothèque. Comme la glacière, cette « fabrique » est nichée au milieu d'espèces, souvent rares, plantées par l'écrivain lui-même : cèdre du Liban, platane de Grèce, cyprès chauve de Louisiane, tulipier, catalpa, hêtre pourpre, ... « *Je les ai choisis autant que je l'ai pu des différents climats où j'ai erré, ils rappellent mes voyages et nourrissent au fond de mon cœur d'autres illusions* ».

« *Je suis attaché à mes arbres ; je leur ai adressé des élégies, des sonnets, des odes. Il n'y a pas un seul d'entre eux que je n'ai soigné de mes propres mains, que je n'ai délivré du ver attaché à sa racine, de la chenille collée à sa feuille ; je les connais tous par leur nom, comme mes enfants ; c'est ma famille, je n'en ai pas d'autre, j'espère mourir au milieu d'elle* ».

Chateaubriand fit ainsi, de la Vallée-aux-Loups, la demeure d'un voyageur immobile vivant au milieu des souvenirs des pays parcourus, souvenirs exprimant les correspondances intimes entre nature, histoire et lieu de vie et de création.

« *Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du*

vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles. »

Puis, c'est tout naturellement que nous traversons la rue, pour nous retrouver dans un autre grand parc chargé d'histoire : l'Arboretum de la Vallée aux Loups. Ici encore, nous allons trouver un guide qui saura nous décrire, aussi bien l'histoire que la vie « *botanique* » du parc.

D'abord jardin à la Française, le parc, créé à la fin du XVIII^e siècle par le chevalier de Bignon, est, par la suite, agrémenté de végétaux rares par Charles-Louis Cadet de Gassicourt, pharmacien de Napoléon. En 1890, le pépiniériste Gustave Croux achète le site et l'enrichit de nouvelles espèces botaniques afin d'en faire un jardin paysager à l'anglaise, vitrine de sa pépinière. En 1986, le conseil général des Hauts-de-Seine reprend l'arboretum qui est alors classé à l'inventaire des sites pittoresques. On y trouve une collection de plus de 500 espèces d'arbres et d'arbustes répartis sur une superficie de 12,7 ha, en une succession de jardins à thèmes liés à l'histoire ou à la topographie du site.

À l'entrée, l'étonnant jardin des convolvulacées, collection unique au monde, (*nous ne les traiterons plus jamais de « vulgaires », ces liserons aux fleurs éphémères !*), puis le verger façon XVIII^e avec son rucher et ses dômes de paille, la zone des marais et ses petits chemins de bois, le jardin flamboyant de l'automne (il faudra revenir !), la collection d'aulnes (nous nous arrêtons devant un « aulne tortueux à petites feuilles », une

mutation spontanée unique), d'érables (avec leurs graines en hélicoptères, mais les feuilles de celui-ci ressemblent à des feuilles de châtaigniers, et celles de celui-là, érable du Japon, sont petites et en étoiles). Et puis, encore, des cyprès, comme ce « cyprès chauve » (caduque) appartenant à l'espèce des pins maritimes, des bouleaux, dont l'un est pleureur, des châtaigniers (nous sommes à Châtenay !), et, partout, des buissons multicolores d'hortensias, glycines, ou autres rhododendrons (famille de la bruyère, comme les azalées !), ... Mais on trouve aussi des parties laissées plus sauvages, avec leurs adorables tondeuses écologiques, petits moutons noirs d'Ouessant (l'un d'eux est à peine âgé d'une semaine !)...

Le guide nous fait remarquer que des espèces nouvelles apparaissent, soit, du fait de l'homme, par bouturage, soit du fait de mutation spontanée, soit encore, simplement, par échanges naturels entre plantes par le biais des racines qui s'entrecroisent dans le sol. Certains des arbres, centenaires, atteignent des hauteurs spectaculaires : 30m pour le séquoia américain, 25m pour le cèdre présenté à l'exposition universelle de Paris de 1908 et apporté ici par chariots de bois malgré (alors seulement) ses 8m de haut.

Quelques gouttes de pluie nous mènent ensuite à l'abri, dans la serre de 250 m² abritant 60 bonzaïs, dont certains plus que centenaires, issus de la collection privée de Rémy Samson, horticulteur connu dans le monde entier. Délicatesse, patience, respect de la plante sont ici les maîtres mots : la croissance est maîtrisée par des coupes légères et la pose



Photo 5. Forêt de Bonzaïs.



Photo 6. Le cèdre bleu pleureur.

d'attaches souvent changées pour respecter l'évolution du végétal et obtenir une forme, en réduction, correspondant à l'espèce. De magnifiques forêts miniatures forcent notre admiration (Photo 5).

Le soleil déjà revenu nous conduit vers le cèdre bleu pleureur, unique au monde, classé « Arbre remarquable » avec ses 150 ans d'âge et une ramure horizontale de 30m de diamètre (Photo 6). En 2009, André Gardaix nous y avait donné une aubade avec son cor. Sur les rives du plan d'eau survolé par des oies Bernache, une multitude de pneumatophores émergent du sol pour alimenter en oxygène les racines gorgées d'eau des cyprès (Photo 7). Reflets des feuillages et des fleurs sur le ru d'Aulnay, petit pont en fer forgé, courbes des rives, participent de la poésie du paysage.

Le retour s'effectue en passant par les « fabriques », petits bâtiments de briques dispersés dans le parc : la glacière, qui pouvait conserver pour l'été, avant l'ère des réfrigérateurs, 80 tonnes de glace, puis le Pavillon mauresque, accessible par une grotte (c'est l'aventure !), avec ses mosaïques de sol et ses peintures murales du XIX^e, façon Alhambra de Grenade, lieu où l'on venait prendre le thé après la baignade.

Remerciements au guide, embrassades, au revoir, et chacun regagne, qui sa voiture, parfois assez loin garée, qui son « chauffeur », avec la ferme intention de revenir avec famille ou amis. 🌈

FRANÇOISE TARDIEU

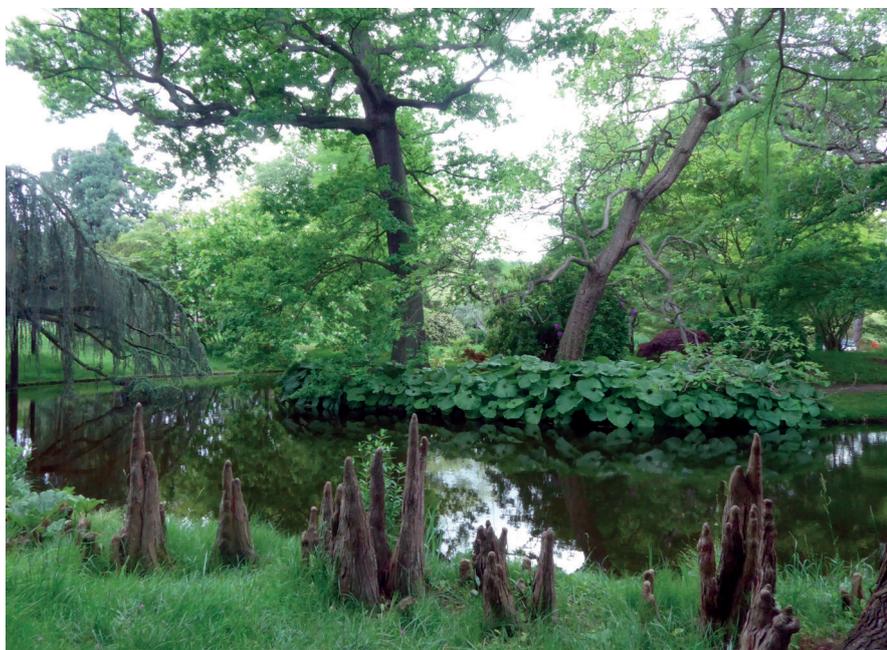


Photo 7. Les pneumatophores des cyprès chauves.